

Louis Crocq: Médecin Général (CR), Psychiatre des armées, Professeur associé honoraire à l'Université René Descartes, Paris.

Article paru in *Revue Francophone du Stress et du Trauma*, 2006, 6 (2), 103-109.

Résumé : Au travers des mythes bibliques d'Isaac, de la fille de Jephthé et du serviteur souffrant, et au travers des mythes grecs d'Idoménée, du juste parfait et d'Iphigénie, puis en suivant la façon dont le mythe d'Iphigénie a été repris dans la société chrétienne, on peut analyser le rapport complexe qui relie le sacrifiant, la victime, la communauté et les dieux. Le sacrifiant est pris au piège de son vœu imprudent, les Dieux se dégagent de leur responsabilité, et la société focalise son agressivité sur la victime. Quant à la victime, elle quitte le statut de victime à son corps défendant, pour celui de victime consentante et même pour celui de victime volontaire. En outre, dès l'antiquité biblique, et dès l'antiquité grecque, le mythe du sacrifice humain - inacceptable pour la conscience - s'était progressivement amendé, proposant les stratagèmes de la substitution animale et du simulacre. Toutefois, de nos jours, la société, par son indifférence, continue de focaliser sa violence sur la victime.

Summary : Through the biblical myths of Isaac, the Jephthé's daughter and the suffering servant, and through the Greek myths of Idomeneus, the perfect just and Iphigenia, and then through the manner with which the myth of Iphigenia was taken again in the Christian society, we can analyse the complex relation which links the sacrifiant, the victim, the community and the Gods. The sacrifiant is caught in one's own imprudent trap, Gods disclaim their responsibility, and the society focalizes its aggressivity upon the victim. The victim, he leaves the statute of victim in spite of himself, for the statute of consenting victim, and even for the statute of voluntary victim. Moreover, as early as the biblical antiquity and the Greek antiquity, the myth of human sacrifice, unacceptable for the human consciousness, was progressively softened, proposing the stratagems of the animal substitution and of the semblance. However, the society of to-day, by its indifference, continues to focalize its violence upon the victim,

Mots-clés: Victime - Mythe

Key words: Victim - Myth

Introduction :

A l'origine de la victimologie, et à l'origine du personnage de la victime, il y a le mythe. Les mythes célèbres qui, dans notre pensée occidentale naissante, ont dessiné les figures légendaires de la victime, peuvent nous aider à comprendre sa place et son rôle dans la société, sa psychologie, et la signification de son existence.

Dans l'antiquité judaïque et gréco-romaine, le concept de victime est lié à l'acte de sacrifice expiatoire ou propitiatoire, dans un contexte communautaire et religieux. On sacrifie un animal pour payer une faute ou pour attirer la protection des dieux sur la communauté. Le bouc (*tragos*), immolé en particulier chaque année à l'occasion des dithyrambes retraçant la vie, la mort et la résurrection de Dionysos, donnera son nom à la « tragédie ». Si l'enjeu est important, on sacrifie un être humain, prisonnier ou esclave ; et si l'enjeu est primordial, pour le salut de la communauté, on immole un être cher (fils ou fille), prix élevé du sacrifice. Quoi qu'il en soit, le sacrifice absout la communauté, la conforte et resserre ses liens interindividuels. Comme le dit René Girard, la victime « émissaire » a déplacé et focalisé sur elle la violence fondatrice de la société, violence qui, ainsi, n'a plus à s'exercer sur les partenaires.

A la source de la pensée occidentale, les figures mythiques de la victime sont nombreuses, et communes. Elles font partie des images qui inspirent les croyances et les activités des citoyens de la cité antique. Leur tradition est transmise oralement, jouée dans des tragédies, et aussi transcrite dans des textes sacrés ou profanes, tels que la Bible chez les Hébreux et les pièces tragiques dans le théâtre grec.

Trois figures de victime dans la bible : Isaac, la fille de Jephté, le serviteur souffrant :

La plus ancienne et la plus célèbre figure mythique de la victime est le personnage d'Isaac, mentionné au début de la Bible, et plus exactement dans le livre de la *Genèse* (XXII, 1, 19), qui date d'environ 1000 av JC. Isaac est un jeune homme innocent, fils unique du centenaire Abraham, que son père, obéissant à un ordre de Dieu, est prêt à immoler. Mais, à l'instant où Abraham approche le couteau de la gorge de son fils, un ange venu du ciel lui désigne un bélier à sacrifier à la place d'Isaac, car Dieu avait voulu seulement éprouver la foi et l'obéissance d'Abraham. Le texte tient le lecteur horrifié en haleine : on y narre comment Abraham, sur ordre de Dieu, part dans la montagne avec son fils. En route, Isaac demande à son père où est la bête à sacrifier ? Et Abraham répond laconiquement « *Dieu y pourvoira* ». Le texte poursuit : « *Etant parvenu au lieu que Dieu lui avait dit, Abraham bâtit là un autel et y empila du bois ; puis, il lia les mains de son fils et le porta sur le bois ; ensuite, avançant la main, il prit un couteau pour égorger son fils. Mais l'ange de l'Eternel lui cria depuis le ciel « ne porte pas la main sur ton fils, car maintenant je sais que tu crains Dieu, toi qui étais prêt à sacrifier ton fils unique, pour moi ». Abraham, levant les yeux, vit alors un bélier retenu à un buisson par les cornes et l'immola à la place de son fils. Et l'ange de l'Eternel lui dit : « Jje te bénirai et je multiplierai ta postérité, aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les grains de sable du rivage, parce que tu as obéi à ma voix »*. Ce texte a fait frémir d'horreur des générations de Chrétiens, malgré l'épisode final de la substitution : On y découvre que les commandements divins peuvent être cruels, incompréhensibles et révoltants ; corollairement, ils inspirent la crainte de Dieu ; mais ils assurent la

prospérité de la communauté ; enfin, ils accréditent la réalité du sacrifice humain dans le Moyen-Orient d'un millénaire avant JC.

Une autre figure de la victime présente dans la bible est la fille de Jephté, 9^{ème} juge d'Israël. Le texte est lui aussi très ancien (*Les Juges*, XI, 30-40), datant de 900 av JC. Il y est dit que Jephté, partant combattre les Hammonites, fait vœu de sacrifier – s'il rentre vainqueur – tout ce qui sortira de sa maison pour venir l'accueillir à son retour. Il rentre vainqueur, mais, au lieu des animaux, c'est sa fille unique qui sort de sa maison pour venir au devant de lui. Ne pouvant se rétracter devant l'Eternel, Jephté annonce à sa fille l'engagement qu'il a pris ; celle-ci se montre consentante, mais demande seulement un délai de deux mois pour se retirer dans la montagne avec ses compagnes et y pleurer sa virginité inutile. Puis, elle revient et Jephté la sacrifie. Le texte précise : « *Jephté dit « J'ai donné ma parole à l'Eternel, et je ne puis me rétracter ».* Elle lui répondit : « *Mon père, fais de moi selon ce qui est sorti de ta bouche, puisque l'Eternel t'a accordé la victoire sur tes ennemis. Accorde moi seulement un délai de deux mois pour que je m'en aille par les montagnes pleurer ma virginité avec mes compagnes.* » Au bout de deux mois elle revint ; Jephté agit selon le vœu qu'il avait fait et sa fille ne connut point d'homme. De là vient la coutume que chaque année les filles d'Israël s'en vont dans la montagne pleurer pendant quatre jours la fille de Jephté galaadite ». Dans cet exemple, où on ne connaît pas le nom de la fille de Jephté (sans nom, elle n'appartient plus au monde des vivants), c'est un vœu imprudent de l'homme qui porte la responsabilité du sacrifice. Dieu ne fait que prendre l'homme au mot. En outre, la victime est consentante, et donc solidaire du projet de la société. La société y a gagné la victoire, dont il faut payer le prix. Enfin, la tradition, ambiguë, laisse entendre que ce qui a été sacrifié ce n'est pas la fille de Jephté, mais son destin de femme ; elle se serait retirée dans un couvent (« *elle ne connut point d'hommes* »). La morale est préservée, car il n'y aurait pas eu sacrifice humain.

La troisième figure mythique de la victime appartenant à la Bible est le personnage du serviteur souffrant (*Esaïe*, 53). Le texte, moins ancien, daterait de 700 av. JC. Le prophète Esaïe annonce la venue d'un « serviteur souffrant » qui se laissera injustement condamner et mettre à mort, sans parler pour se défendre. Son rôle sera de porter les fautes des autres et d'intercéder pour eux auprès de Dieu. Le texte, parfois sibyllin, relate : « *Son visage défiguré n'avait plus rien de l'homme ; il était abandonné des hommes qui le pensaient frappé par Dieu. Il a été affligé et n'a point ouvert la bouche ; il a été conduit à la mort comme un agneau. Par jugement, il a été retranché de la terre des vivants, et on a placé son tombeau parmi ceux des méchants, bien qu'il n'eût pas commis de violence, ni proféré de tromperie par sa bouche... Mon serviteur qui est juste en justifiera une multitude par la connaissance qu'ils auront de lui. Il portera lui-même leurs injustices et, après qu'il aura offert son âme en oblation pour le péché, il verra sa nombreuse postérité, et la volonté de l'Eternel prospérera dans sa maison* ». Les exégètes se sont interrogés sur l'identité de ce mystérieux serviteur souffrant. S'agit-il de Jésus lui-même, dont Esaïe prophétiserait la venue sur terre ? S'agit-il plus généralement du peuple juif, qui est appelé aussi dans d'autres passages de la Bible (« Toi, Israël, mon serviteur » ?) S'agit-il enfin de la ville de Jérusalem, mère du peuple juif, dont Esaïe évoque ailleurs le sacrifice (« *C'est pour vos crimes que j'ai répudié votre mère* ») ? Quoi qu'il en soit, on constate une évolution du statut de la victime : ici, la victime se porte elle-même volontaire pour le sacrifice qui apportera le salut aux membres de la communauté. Il n'y a plus simple résignation ou acceptation, il y a auto-sacrifice conscient et volontaire, dans le but élevé de racheter les fautes des autres.

Trois figures de victime dans les mythes grecs : Idoménée, le juste parfait et Iphigénie :

Dans les mythes grecs les plus anciens, relatifs à l'Illiade (environ 700 av JC), le fils d'Idoménée présente de fortes analogies avec la fille de Jephté. Idoménée, roi de Crète, a été un des guerriers grecs les plus valeureux pendant le siège de Troie. Sur le trajet qui le ramène en Crète, sa flotte est assaillie par une violente tempête et Idoménée fait le vœu de sacrifier à Poséidon, s'il rentre sauf, le premier être humain qu'il rencontrera dans son royaume à son retour. Or, ce premier être humain rencontré, c'est son propre fils. Fidèle à son vœu, Idoménée le sacrifie. Mais les dieux, horrifiés par cet acte, envoient la peste ravager la Crète. Pour apaiser la colère divine, ses concitoyens bannissent Idoménée, qui va s'établir en Italie méridionale.

Comme pour la fille de Jephté, le sacrifice accompli par Idoménée a un enjeu, à savoir la menace qui risque d'engloutir l'armée crétoise ; et il a un prix élevé, à savoir la vie d'un membre de la communauté. Comme pour la fille de Jephté, le sacrifiant a été pris au piège d'un vœu imprudent (ici aussi, les dieux l'ont pris au mot), mais il ne se dédit pas. Toutefois, à la différence de Jephté, dont l'acte sacrificiel est accepté par Dieu, l'acte d'Idoménée paraît tellement inhumain et odieux à la morale grecque (et aux dieux eux-mêmes) qu'il mérite un châtement, à savoir la peste qui ravage le pays. La communauté ne pourra se libérer de cette faute et faire cesser le châtement qu'au prix de l'exil du sacrifiant, roi glorieux, combattant courageux, mais invocateur imprudent et manquant de discernement. Il y a une relation très complexe entre le sacrifiant, la victime, la société et les dieux. La victime (fils ou fille d'Idoménée selon les variantes de la tradition) est sacrifiée pour un vœu imprudent mais salvateur pour la communauté. Le sacrifiant a agi inconsidérément, mais il a été le jouet de la mauvaise foi des dieux, qui l'ont pris au mot. Les dieux sont, en fin de compte, les auteurs des malheurs qui s'abattent sur la Crète : la tempête assaillant la flotte crétoise, la désignation du fils comme première personne rencontrée par Idoménée, puis la peste qui s'abat sur le pays. La société, enfin, a bénéficié de l'effet du sacrifice au prix élevé ; elle n'a pas protesté ; mais sa conscience fait écho à la réaction horrifiée des dieux, et elle n'hésite pas à assurer sa sauvegarde au prix du deuxième sacrifice, ingrat, de l'exil du sauveur. Enfin, précisons que la légende avance aussi qu'Idoménée aurait exécuté seulement le simulacre du sacrifice.

Une deuxième figure de la victime dans le mythe grec est le juste parfait, tel que Platon le décrit au livre II de *La République* (380 av JC). Glaucon, dialoguant avec Socrate, oppose au portrait de « l'injuste parfait » (c'est-à-dire l'injuste intégral, ou par excellence), qui commet l'injustice en se donnant une façade de juste, le portrait du « juste parfait » qui pratique la justice sans chercher à le montrer ; et, qui plus est, met sa vertu à l'épreuve en se laissant accuser d'injustice sans se défendre. « *Alors, il sera torturé, chargé de chaînes et crucifié après avoir souffert tous les maux* ». Ce texte n'est pas sans évoquer le personnage du serviteur souffrant, de la Bible, et il est possible que les textes bibliques soient parvenus jusqu'en Grèce, via l'Égypte, et aient influencé les philosophes Grecs. De toute façon, ce personnage du juste parfait se situe dans la lignée des stoïciens, et il est conforme à la morale stoïque telle qu'elle est prônée par Eschyle, dans *Les Sept contre Thèbes* : (467 av JC) : « *Le juste veut non pas paraître bon, mais être bon* ».

La troisième figure, et la plus célèbre, de la victime dans le mythe grec est celle d'Iphigénie, figure traitée tout au long de l'évolution de la tragédie grecque, depuis Eschyle (*Agamemnon*, 458 av JC), jusqu'à Sophocle (*Electre*, -415) et surtout Euripide (*Iphigénie en Tauride*, -412 ; *Iphigénie en Aulide*, -404).

C'est dans sa tragédie *Agamemnon*, en 458 av JC, qu'Eschyle, le plus ancien des tragiques grecs (il est né en -525, a combattu à Marathon en -490 ; et il meurt en -457, un an après la présentation de cette tragédie), évoque le thème d'Iphigénie, à titre de rappel au début de la pièce. Car le sujet de la pièce est l'assassinat d'Agamemnon, roi de Mycènes et chef de l'expédition grecque contre Troie, de retour dans sa patrie après une guerre de neuf ans, par son épouse Clytemnestre aidée de son amant Egisthe. Le chœur – dont la fonction est de résumer l'histoire antérieure à l'intention du public - rappelle qu'Agamemnon, alors que la flotte grecque était bloquée il y a neuf ans dans le calme plat du port d'Aulis (en Eubée, au nord d'Athènes), inspiré par un oracle et poussé par les chefs de l'armée, a immolé sa fille aînée Iphigénie pour obtenir de la déesse Artémis des vents favorables permettant le départ pour Troie. C'est ce meurtre qui va le rendre maudit et servira de prétexte à Clytemnestre pour se débarrasser de son royal époux, qu'elle massacrera à coups de hache après l'avoir immobilisé dans un filet pendant qu'il prenait son bain. Eschyle, par la voix du chœur, décrit crûment le sacrifice de la vierge Iphigénie, qui refuse de mourir et se débat : « *Il donna l'ordre aux servants de la porter sur l'autel, comme une chèvre... Elle luttait pour s'agripper au manteau de son père et pour ne pas relever la tête. Il fit bâillonner sa belle bouche pour étouffer ses imprécations. Mais, tandis que sa robe safran glissait à terre, le trait de son regard vint blesser de pitié chacun de ceux qui sacrifiaient* ». Dans cette Athènes de -458, la victime est donc une créature innocente immolée contre son gré à l'ambition d'un père, sous la pression des chefs, et avec l'assentiment de la société ; et c'est grâce à ce sacrifice que l'obstacle à la navigation est levé et que l'armée grecque va pouvoir voguer vers sa victoire. Le spectateur du théâtre d'Athènes était pris de pitié, mais il ne s'insurgeait pas contre cette légende cruelle et injuste. Les mots qui caractérisent le mieux les héros de cette tragédie sont : destin inéluctable, mais aussi démesure (*ubris*), violence, horreur, malédiction.

Quarante-trois ans après, en -415, Sophocle reprend – indirectement lui aussi – le thème du sacrifice d'Iphigénie dans sa tragédie *Electre*. Sophocle, né en -495 et mort en -406, est de la génération qui suit celle d'Eschyle ; il a trente ans de moins ; et il est contemporain du siècle de Périclès, qui voit poindre l'adoucissement des mœurs à Athènes. Le thème de la pièce *Electre* (*Electre* est la sœur cadette d'Iphigénie) est le châtement de Clytemnestre et d'Egisthe par Oreste, frère cadet d'Iphigénie et d'Electre, revenu à Argos pour venger son père Agamemnon. Oreste était au berceau lorsque Iphigénie fut immolée et Electre l'avait sauvé des intentions criminelles de Clytemnestre et d'Egisthe en le confiant à un serviteur qui l'avait élevé dans une retraite cachée. Et voilà qu'Oreste – devenu un vaillant jeune homme - revient à Argos, révèle son identité à Electre et, aidé de son ami Pylade, tue sa propre mère Clytemnestre, puis l'amant de celle-ci, Egisthe, imposteur tyran d'Argos. Comme dans la pièce d'Eschyle, c'est au début de la pièce que le sacrifice d'Iphigénie est évoqué, pour l'information du public. Electre tient tête à sa mère Clytemnestre, et ose défendre la mémoire de son père, précisant qu'Agamemnon n'est pas fautif puisque c'est Artémis qui lui avait forcé la main. En effet, il s'était vanté d'avoir tué un cerf d'une seule flèche « *plus adroitement qu'Artémis, déesse de la chasse, ne l'eût fait* ». Courroucée par cette impudence, Artémis avait bloqué les vents d'Aulis et inspiré au devin Calchas l'oracle du sacrifice d'Iphigénie comme prix à payer. « *De là la grande colère de la fille de Létho (Artémis), qui bloque le départ des Grecs et exige de mon père,*

comme prix de cet animal, qu'il immole sa propre fille. Il n'y avait pour notre armée aucun moyen d'atteindre ni ses foyers ni Ilion. Ce fut pourquoi, contre son gré, après avoir lutté longtemps, mon père immola sa fille. Ce ne fut pas pour son frère Ménélas... ». Ainsi, le sacrifiant devient lui-même victime, pris au piège, pour avoir offensé les dieux par une parole inconséquente. Il est victime de la susceptibilité des dieux ; et ce sont les dieux qui portent la responsabilité du sacrifice. Quant à l'armée et ses chefs, et la communauté grecque, ils n'ont plus que le rôle de témoins horrifiés, mais bénéficiaires. Dans cette nouvelle présentation du mythe, la société s'innocente du sacrifice de la vierge.

Trois ans plus tard, en -412, Euripide, le troisième tragique grec, fait jouer sa pièce *Iphigénie en Tauride*. Bien que de quinze ans plus jeune que Sophocle, Euripide (-480-406) est son contemporain et son rival, et les deux poètes mourront la même année. La pièce nous montre le devenir d'Iphigénie après le sacrifice. On n'a pas retrouvé son corps, qui a disparu. En fait, elle a un statut de mort-vivant, et elle séjourne en Tauride (la Crimée), à l'extrémité du monde connu des Grecs, lieu mythique assimilé aux enfers. Là, instituée prêtresse d'Artémis, elle a pour fonction de préparer au supplice tous les voyageurs grecs qui viennent s'échouer sur le rivage et que les Taures, peuplade barbare, sacrifient sur l'autel de la déesse. Iphigénie souffre de devoir remplir cette fonction mortifère, qui lui fait revivre son propre supplice. « *Je vis à présent au pays des Taures... Artémis m'a instituée prêtresse de ce temple, où j'offre en sacrifice tous les Grecs qui débarquent à ce rivage... Fléau des voyageurs, je fais couler leur sang, dans leurs cris de douleur, leurs sanglots de détresse... Je ne puis oublier cette heure affreuse de mon propre sacrifice... Père, l'époux que tu m'avais promis, ce n'étais pas Achille, c'était l'Hadès* ». La pièce se poursuit par l'arrivée et la capture de deux jeunes étrangers, qu'Iphigénie doit préparer au supplice. Comme ils évoquent leur enfance au palais de Mycènes, Iphigénie découvre qu'il s'agit de son frère Oreste, accompagné de son ami Pylade. Elle décide alors de s'enfuir avec eux, emportant la statue d'Artémis. Les Taures les poursuivent et sont sur le point de saisir leur navire, lorsqu'Athéna elle-même apparaît à Thoas, roi des Taures, et lui ordonne de laisser partir les fugitifs pour accomplir leur destin, qui est d'instituer le culte d'Artémis « tauropole » à Brauron, près d'Athènes. Iphigénie y officiera comme prêtresse de ce sanctuaire jusqu'à sa mort. Et le nouveau rituel dans ce temple ne sera qu'un simulacre de sacrifice : « *en souvenir de toi, Iphigénie, qui fut épargnée, le fer, touchant le cou d'un homme, en tirera seulement quelques gouttes de sang, par pure piété, afin que la déesse reçoive son dû* ». Dans l'Athènes de Périclès, on ne pouvait admettre la réalité d'un sacrifice humain, et le simulacre symbolique permettait de perpétuer la tradition sans choquer la morale. Et ce sont les dieux eux-mêmes qui décrètent que les victimes doivent être épargnées. Enfin, sur le plan psychologique, voire même clinique, Euripide décrit la souffrance morale d'Iphigénie, en proie aux reviviscences de son propre supplice, jusqu'au moment où l'action (la fuite), puis la transposition symbolique (le simulacre) lui permettront d'assumer son destin.

En -404, on joue à Athènes l'ultime pièce, posthume, d'Euripide. Il s'agit d'*Iphigénie à Aulis*. Euripide est revenu sur le sacrifice accompli à Aulis, et il y consacre toute sa pièce. Mais, il en présente une nouvelle version. Projetant le sacrifice, Agamemnon a envoyé un courrier à Mycènes, ordonnant de faire venir Iphigénie à Aulis, accompagnée de sa mère Clytemnestre, sous le prétexte de la marier à Achille. Puis, pris de remords, il envoie un deuxième courrier annulant ce voyage. Mais les dieux font manquer ce second courrier et les deux femmes arrivent au camp des Grecs. Elles se réjouissent de ces projets de mariage et s'étonnent de la tristesse d'Agamemnon, jusqu'à ce qu'une indiscretion leur révèle la réalité des projets d'Agamemnon. Les

deux femmes, Achille lui-même, et même Ménélas tentent de fléchir Agamemnon, qui s'obstine dans sa décision, malgré son désespoir. C'est alors qu'Iphigénie décide librement de se sacrifier pour le bien de la communauté. *« Contre l'inéluctable, à quoi bon s'obstiner... J'ai réfléchi et j'ai compris que je dois accepter de mourir. Mais j'entends me donner une mort glorieuse, rejetant toute faiblesse... De moi dépendent le départ de nos navires et la ruine de Troie... J'offre mon corps à la Grèce, qui gardera longtemps mémoire de ce don. Cela me tiendra lieu d'époux, d'enfants et de renommée. C'est en toute liberté que je me décide... Maintenant, que nul ne me touche... »*. A la fin de la pièce (*exodos*), un serviteur revient faire à Clytemnestre le récit du sacrifice. Alors que tous les assistants gardaient les yeux baissés et que le prêtre cherchait sur la gorge d'Iphigénie l'endroit où porter son coup, il s'est produit un prodige : la jeune fille a disparu et une biche éborgnée, encore palpitante, est apparue sur l'autel à sa place. Chacun s'écrie que cette substitution ne peut être que l'œuvre d'un dieu : *« Ta fille, c'est clair, s'est envolée parmi les dieux, calme donc ta douleur, pardonne à ton époux »*. Et le coryphée énonce : *« Grande est ma joie d'entendre ce récit, de savoir que ta fille réside parmi les dieux »*. Cette disparition mystérieuse (on ne retrouve Iphigénie ni morte ni survivante) explique son statut de morte-vivante au pays des Taures, contrée assimilable aux enfers. Mais, le sens du sacrifice a évolué : Agamemnon, une fois que les dieux ont fait échouer son contre ordre, est désespéré de devoir immoler sa fille (*« je ne puis plus éviter mon destin... »*) et accomplir un acte cruel qui ne dépend pas de lui mais de la volonté des dieux. Quant à Iphigénie, elle devient consentante et même participante, pour le salut de la communauté, élaborant ainsi une contre figure héroïque de la victime. Toutefois, l'Athènes du siècle de Périclès n'admet plus la cruauté du mythe et le modifie par substitution d'un animal à la victime humaine.

Devenir du personnage d'Iphigénie dans la société chrétienne :

Le thème d'Iphigénie sera repris par les poètes tragiques de la société chrétienne. Rotrou, dans son *Iphigénie* (1640) adopte la version d'Eschyle : un Agamemnon orgueilleux et insensible, qui sacrifie sa fille de sang froid, sans même y être poussé par les chefs grecs. Ménélas lui reproche : *« C'est de votre intérêt que vous êtes jaloux... / Quand vous sûtes enfin, par la voix de l'oracle, / Qu'immolant votre fille on pourrait naviguer, / Vous l'offrîtes plutôt qu'on n'osa l'exiger »*. Toutefois, pour la fin de la pièce, Rotrou emprunte à Euripide le stratagème de la substitution des victimes : au dernier moment, Artémis descend du haut de la scène pour substituer une biche à la victime. La tragédie est conduite selon un crescendo angoissant qui débouche au moment ultime sur une issue heureuse, respectant la morale chrétienne du XVII^{ème} siècle.

Racine, en 1674, décide à son tour de reprendre le thème. Mais il pense que la substitution des victimes n'est pas crédible pour le spectateur de la tragédie classique. Aussi invente-t-il le personnage d'Eriphile (nom emprunté à la mythologie où il désignait l'épouse criminelle d'Amphiaraios, un des sept contre Thèbes). Racine en fait une fille secrète de Thésée et d'Hélène, portant elle aussi le nom d'Iphigénie, mais plus connue sous son surnom d'Eriphile. C'est cette deuxième Iphigénie qui est méchante, dénonce le stratagème du deuxième courrier d'Agamemnon et fait tout pour envoyer la vraie Iphigénie à la mort. De son côté, la vraie Iphigénie se montre consentante au sacrifice (*« Je saurai, s'il le faut, victime obéissante, / Tendre au fer de Calchas une tête innocente »*). Mais, au dernier moment, Eriphile-Iphigénie, prise de remords, prend la place de la vraie Iphigénie et se suicide au pied de l'autel (*« Furieuse, elle vole, et sur l'autel prochain, / Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein... »*). C'est donc elle que l'oracle désignait. Il n'y a plus sacrifice humain, mais

suicide ; et les méchants sont punis. La morale chrétienne est sauvée et, de plus, le dénouement vient de la psychologie des personnages, dans la stricte logique de la pièce, et non plus d'un artifice extérieur.

Gluck, en 1774 (*Iphigénie en Aulide*) et en 1779 (*Iphigénie en Tauride*), transpose par deux fois le thème en opéra. Il y reprend l'artifice de la substitution par une biche, car le merveilleux, invraisemblable au théâtre, est admis à l'opéra. En outre, dans *Iphigénie en Tauride*, c'est Artémis elle-même qui favorise la fuite d'Iphigénie et d'Oreste et renie le culte sanglant qui déshonorait ses autels. C'est conforme à la morale chrétienne et en harmonie avec les idées du siècle des lumières.

Goethe écrira deux fois l'histoire d'Iphigénie en Tauride : une fois en prose (1779), et une fois en vers (1786). Il décrit le désespoir d'Iphigénie, tenue de remplir son rôle morticole de prêtresse d'Artémis, puis découvrant l'identité de son frère dans sa prochaine victime, et enfin décidant de braver tous les dangers pour s'arracher à sa condition et regagner les rivages de la Grèce. On passe de la morne lamentation d'une victime résignée (« *une vie inutile est une mort anticipée* ») à la prise en mains, volontaire et réfléchie de son propre destin (Pylade disant à Iphigénie : « *Avec un rare talent, tu tresses astucieusement ensemble l'avis des dieux et tes propres désirs* »). Goethe jouera lui-même le rôle d'Oreste dans sa pièce. Et Freud, inaugurant en 1930 la maison de Goethe à Weimar, fera ce commentaire sur Iphigénie : « *il y a délivrance de l'âme souffrante sous le poids de la faute, dans une explosion passionnée de sentiments, véritable catharsis induite par la tendresse du frère* ».

Epilogue :

Enfin, Leconte de Lisle, reprenant l'histoire d'Oreste dans son long poème *Les Erinyes* (dans les *Poèmes tragiques*, 1886), est amené à évoquer le sacrifice d'Iphigénie par la bouche de Clytemnestra. Le sujet des *Erinyes* est de retracer la genèse du matricide que va commettre Orestès (Oreste) pour venger son père, et, à la fin du poème, la survenue des Erinyes dépêchées pour poursuivre et tourmenter le criminel, qui, banni de la cité, va errer de lieu en lieu harcelé par ces furies. Les Erinyes, génies ailés à la chevelure entremêlée de serpents, déesses violentes et implacables, sont des forces primitives, – nées des gouttes de sang dont la mutilation d'Ouranos humecta la terre – antérieures aux dieux et même à Zeus, et qui n'obéissent qu'à leur propre déterminisme. Leur fonction essentielle est de châtier tout meurtrier, quel que soit le motif de son acte, car le meurtre est une souillure religieuse qui met en danger la stabilité du groupe social. Elles sont les garantes terribles d'une morale fondamentale, qui date d'avant les commandements des dieux. Le matricide commis par Oreste s'inscrit dans la longue suite de malédictions qui frappent les Atrides. Avant qu'il ne soit maudit, sa mère Clytemnestre a été maudite pour le meurtre de son époux Agamemnon, et avant cela, Agamemnon a été maudit pour avoir immolé à sa gloire sa propre fille Iphigénie. Le sacrifice d'Iphigénie va inspirer l'horreur et la vengeance à Clytemnestre, qui tente de se justifier en ces termes :

*« Et lui qui, plus féroce, hélas ! qu'un loup sauvage,
Du cher sang de ma fille a trempé le rivage,
De celle que j'avais conçue, et que j'aimais,
Joie, honneur du foyer ! de ma fille étendue
Sur l'autel, et criant vers sa mère éperdue,
Tandis que l'égorgeur, impitoyablement,
Aux Dieux épouvantés offrait son cœur fumant ! »*

Aucun sacrifice humain ne doit rester impuni ; même voué aux Dieux, et même inspiré par les Dieux. Les Dieux sauront toujours se dégager de leur responsabilité ; et c'est une bonne chose que les hommes, et le groupe social des hommes, soient amenés à assumer cette responsabilité et cette culpabilité, même si initialement ils ont pensé s'en défaire, retranchés derrière l'anonymat et le consensus, en s'accordant pour détourner leur agressivité sur l'un d'eux choisi comme bouc émissaire. Depuis la Bible, depuis l'antiquité grecque, cette question fondatrice du sacrifice du bouc émissaire a évolué, elle s'est habillée d'atténuations et de rectifications du mythe. Isaac était pure victime passive, mais la fille de Jephté est consentante et le serviteur souffrant est volontaire pour se sacrifier, sans qu'on le lui demande. Le fils d'Idoménée est victime passive, mais le juste parfait est volontaire pour se laisser sacrifier sans se défendre. Et, dans les versions successives du personnage d'Iphigénie, on le voit passer du statut de victime désignée à son corps défendant, à celui de victime consentante se sacrifiant pour le salut de la communauté, puis au statut ambigu de victime-sacrifiant, mais faisant évoluer le rite du sacrifice vers son seul simulacre.

Toutefois, dans nos sociétés civilisées d'aujourd'hui, le statut de victime bouc émissaire subsiste toujours. Les sociétés civilisées d'aujourd'hui récusent le sacrifice humain et réprouvent le meurtre ; mais le maillage de leur organisation, de leurs lois et de leurs mœurs ménage des failles, par où s'exerce la violence qui fait des victimes. Et les citoyens s'accordent à penser que le malheur qui s'est abattu sur la victime « devait » faire ce choix et les épargner, eux, les indemnes, et que c'est l'ordre du monde d'être ainsi. Ensuite, chacun s'en retourne avec bonne conscience à ses occupations et plaisirs quotidiens et abandonne la victime à sa souffrance solitaire. Ainsi, de nos jours, les victimes subissent ce deuxième trauma qu'est l'indifférence de leurs concitoyens. Ainsi, chaque jour, en mille lieux du monde, s'accomplit le sacrifice de milliers d'Iphigénie.

Bibliographie :

- CROCQ L. (1993). *Le trauma et ses mythes*. Psychologie Médicale, 25, 10 : 992-999.
- CROCQ L. (2002). *Persée, la Méduse et l'effroi*. Revue Francophone du Stress et du Trauma, 2, 3 : 133-138.
- ESCHYLE (458 av JC). *Agamemnon*. Trad Française par Chambry, Paris, Flammarion, 1964, 1 vol.
- EURIPIDE (412 av JC). *Iphigénie en Tauride*. Trad Française par Delcourt-Curvers, Paris, Gallimard, 1962, 1 vol.
- EURIPIDE (404 av JC). *Iphigénie à Aulis*. Trad Française par Delcourt-Curvers. Paris, Gallimard, 1962, 1 vol.
- GIRARD R. (1972). *La violence et le sacré*. Paris, Grasset, 1 vol.
- GIRARD R. (1978). *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Paris, Grasset, 1 vol.
- GRAVES R. (1958). *Les mythes grecs*. Trad Française, Paris, Fayard, 1967, 1 vol.
- GRIMAL P. (1951). *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*. Paris, P.U.F., 1 vol.
- RACINE (1674). *Iphigénie*. Réédition Paris Gallimard, 1999. 1 vol.

REINACH S. (1915). *Observations sur le mythe d'Iphigénie*. Revue des Etudes Grecques, 1-15. Réédition dans S. Reinach, « *Cultes, mythes et religions* », Paris, Robert Laffont, 362-372.

SOPHOCLE (415 av JC). *Electre*. Trad. Française par Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1964, 1 vol.

VERNANT J.P. (1972). *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*. Paris, Maspero, 1 vol.